

2^E ÉDITION

Voir à la 2^e page
LES DERNIÈRES DÉPÊCHES
de la nuit

L'Éclair

2^E ÉDITION

Voir à la 2^e page
LA REVUE DES JOURNAUX
de ce matin

JOURNAL DE PARIS, POLITIQUE, QUOTIDIEN, ABSOLUMENT INDÉPENDANT

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
5 centimes par numéro

REDACTION & ADMINISTRATION : 21, RUE CROIX-DES-PETITS-CHAMPS

LES ANNONCES SONT REÇUES AUX BUREAUX DU JOURNAL
Annonces : 3 fr. la ligne. Réclames : 7 fr. 50 la ligne

OPINIONS

KARMA (2^E ÉPIQUE)

Des années se sont passées. Le couvent de Kolshambi fondé par Pandou est devenu le lieu de réunion des sages et le centre célèbre de la science.

Un jour, le roi d'un pays voisin, ayant entendu parler de la perfection des joyaux fabriqués par Pandou, lui envoya son trésorier pour lui commander une couronne d'or massif enrichie des pierres les plus précieuses de l'Inde.

Lorsque Pandou eut achevé ce travail, il se rendit dans la capitale de ce roi et, dans l'espoir d'y traiter de nouvelles affaires, il se munir d'une grande quantité d'or. La caravane qui portait ces richesses était accompagnée d'hommes armés. Cependant, lorsqu'elle fut arrivée dans une région montagneuse, une bande de brigands, ayant à sa tête Madagouta, devenu son chef, l'attaqua, massacra l'escorte et s'empara des trésors. Pandou lui-même n'échappa qu'à grand-peine.

Cette perte fit une énorme brèche dans la fortune du joaillier. Il en fut très affecté, mais il supporta son malheur avec résignation. « J'ai mérité cette épreuve », pensait-il, par les péchés de ma vie passée. Dans ma jeunesse j'étais dur pour les gens, et je ne dois pas me plaindre de récolter aujourd'hui le fruit de mes mauvaises actions.

Comme il était devenu beaucoup plus bienveillant pour tous les êtres, ses malheurs ne firent que purifier son cœur.

De nouvelles années s'écoulèrent et il arriva que Pandou, un jeune moine disciple de Nârada, qui voyageait dans les montagnes de Kolshambi, tomba entre les mains des brigands. Comme il ne possédait rien, le chef des brigands le relâcha après l'avoir fait battre.

Le lendemain matin, Pandou en traversant la forêt entendit le bruit d'une lutte. Il se dirigea vers les combattants et vit un grand nombre de brigands attaquant avec rage leur chef Madagouta. Comme un lion entouré de chiens, celui-ci leur tenait tête et en avait déjà tué plusieurs. Mais ils étaient trop nombreux et finalement Madagouta fut vaincu et tomba couvert de blessures.

Aussitôt que les brigands furent partis, le jeune moine s'approcha des blessés pour leur porter aide. Mais tous étaient déjà morts; seul Madagouta donnait encore quelques signes de vie. Le moine courut alors à un petit ruisseau qui coulait non loin de là, prit de l'eau fraîche dans sa cruche et la porta au mourant.

Madagouta ouvrit les yeux et dit avec un gémissement de dents : « Où sont ces chiens ingrats que j'ai conduits tant de fois à la curée ? Sans moi, ils se rendraient bientôt perdus comme des chacals traqués par des chasseurs.

— Ne pensez plus à vos compagnons, aux complices de votre vie criminelle, dit Pandou. Pensez plutôt à votre dernière heure, au salut de votre âme. Buvez cette eau et laissez-moi panser vos blessures. Peut-être pourrai-je encore vous sauver de la mort.

— C'est inutile, répondit Madagouta, je suis perdu, les misérables m'ont blessé à mort. Ah ! les lâches ! Ah ! les ingrats ! Ils m'ont porté les coups que je leur ai moi-même appris.

— Vous récoltez ce que vous avez semé. — Si vous aviez enseigné le bien à vos compagnons, c'est du bien que vous en auriez reçu. Vous leur avez appris le meurtre, c'est pourquoi vous vous êtes tué vous-même par leurs mains.

— Vous avez raison, répondit le chef des brigands; j'ai mérité mon sort, mais qu'il doit être horrible ! Il m'a fait récolter, dans ma vie future, le fruit de toutes mes mauvaises actions ! Apprenez-moi donc, saint homme, ce que je puis faire pour alléger le poids des péchés qui oppresse ma poitrine comme un rocher.

— Arrachez de votre cœur vos désirs de vengeance; étouffez vos mauvaises passions et emplissez votre âme d'amour pour tous les êtres.

— J'ai fait beaucoup de mal et aucun bien. Comment puis-je échapper à ce filet de douleur que j'ai tissé moi-même de mes mauvaises instincts ? Ma Karma me conduira à l'enfer, car je ne pourrai jamais trouver la voie du salut.

— Oui, c'est vrai, dit le moine. Votre Karma recueillera dans vos incarnations futures le fruit de la semence que vous avez semée. Celui qui a commis de mauvaises actions ne peut pas en éviter les conséquences. Mais ne vous désespérez pas; tout homme peut être sauvé à condition toutefois qu'il fasse le sacrifice de son individualité. Comme exemple, je vous raconterai l'histoire d'un célèbre brigand, Kandata, qui est mort dans l'impénitence et qui renait aujourd'hui dans l'enfer où il a subi les plus horribles souffrances. Il y était déjà depuis de longues années, ne pouvant pas échapper à son malheureux sort, lorsque Bouddha apparut sur la terre. A cette époque mémorable un rayon de lumière pénétra jusqu'à l'enfer et alluma l'espoir chez tous les démons : « O bienheureux Bouddha, aie pitié de moi ! s'écria le brigand Kandata. Je souffre horriblement et quoique j'aie fait le mal, je voudrais marcher maintenant dans la voie de la justice. Mais je ne puis pas me délivrer du filet de douleur qui me presse. Aidez-moi, Seigneur, aie pitié de moi ! » La loi de Karma exige que les mauvaises actions conduisent à la perte. Lorsque Bouddha entendit la prière du démon souffrant dans l'enfer, il lui envoya une araignée sur son fil, et l'araignée lui dit : « Accroche-toi à mon fil, et sors de l'enfer. » Lorsque l'araignée eut disparu, Kandata saisit le fil et se mit à grimper. Le fil était si solide qu'il ne se rompit pas et que le démon put monter de plus en plus haut. Tout à coup il sentit que le fil commença à trembler et à se balancer. C'était parce que d'autres malheureux grimpaient derrière lui. Kandata eut peur. Il voyait combien le fil était mince et il s'apercevait qu'il minçissait encore par le poids croissant qu'il supportait. Toutefois, il ne rompit pas. Jusqu'ici, Kandata n'avait regardé qu'en dessous de lui. Alors, il regarda au-dessous et vit qu'une foule innombrable d'habitants de l'enfer le suivaient dans son ascension. « Comment un fil aussi léger peut-il supporter le poids de tous ces gens ? » pensa-t-il, et, effrayé, il cria : « Lâchez-moi, le fil est trop mince ! » Et, du coup, le fil se rompit et Kandata tomba dans l'enfer. Le sentiment erroné de l'individualité était encore vivant chez Kandata. Il ne savait pas que la force merveilleuse de la tendance sincère vers le haut pour gravir la voie de la justice. Cette tendance est aussi légère qu'un fil d'araignée, mais elle soulève des millions d'hommes

et plus il y en aura, plus léger se sentira chacun d'eux. Mais aussitôt que dans un cœur d'homme naît la pensée que ce fil est à lui, que le bienfait de la justice lui appartient à lui seul, et que personne ne doit le partager avec lui, le fil se rompt et l'homme retombe dans son ancienne situation d'individualité isolée. Or l'isolement est une malédiction et l'union une bénédiction. Qu'est l'enfer ? Ce n'est autre chose que l'amour de soi, tandis que Nirvana est la vie commune.

— Racontez-moi donc le fil d'araignée, dit Madagouta mourant, lorsque le moine eut fini son récit.

Madagouta garda quelques instants le silence, comme pour rassembler ses pensées, puis il continua :

— Racontez-moi bien, je veux tout vous avouer. J'étais l'esclave de Pandou, joaillier de Kolshambi. Mais, après qu'il m'eut torturé injustement, je m'en suis enfui, et suis devenu chef de brigands. Il y a quelque temps, j'ai appris par mes éclaireurs qu'il devait traverser les montagnes. Je l'ai surpris et je lui ai enlevé la plus grande partie de sa fortune. Allez donc lui dire que je lui pardonne de tout mon cœur le mal qu'il m'a fait injustement et que je le prie de me pardonner de l'avoir dépossédé. Lorsque j'étais à son service, son cœur était dur comme une pierre, et c'est de lui que j'ai appris à ne penser qu'à soi. J'ai entendu dire qu'il est devenu meilleur et qu'on le cite comme un modèle de bonté et de justice. Je ne veux pas rester son débiteur, aussi je vous prie de lui dire que j'ai conservé cachés dans un souterrain la couronne d'or qu'il a faite pour le roi, ainsi que tout son trésor. Seuls deux brigands connaissent ce souterrain et tous deux sont morts aujourd'hui. Que Pandou, accompagné de gens armés, vienne reprendre les biens dont je l'ai dépossédé.

Et Madagouta mourut dans les bras de Pandou, après lui avoir indiqué où se trouvait le souterrain.

Le jeune moine se rendit aussitôt à Kolshambi, alla trouver le joaillier et lui raconta ce qui s'était passé dans la forêt.

Pandou trouva le souterrain et y prit toutes ses richesses que le chef des brigands y avait cachées.

On enterra Madagouta et les brigands tués, et Pandou, commentant sur leur tombe les paroles de Bouddha, dit :

« L'individualité fait le mal et c'est l'individualité qui le souffre.

« L'individualité évite le mal et l'individualité se purifie.

« La pureté et l'impureté appartiennent à l'individualité. Nul ne peut purifier autrui.

« L'homme doit lui-même faire l'effort ; les Bouddhas ne sont que des éducateurs.

Pandou rapporta à Kolshambi toutes ses richesses et en jouissant avec modération de la fortune reconquise, il passa le reste de sa vie dans le calme et le bonheur, et lorsque, dans un âge avancé, il fut sur le point de mourir, il réunit autour de lui tous ses enfants et petits-enfants, et leur dit :

— Mes chers enfants, n'accusez pas les autres de vos infortunes. Cherchez la cause de vos malheurs en vous-mêmes, et si vous n'êtes pas aveuglés par la vanité, vous la trouverez et vous apprendrez ainsi à éviter le mal. Le remède à vos malheurs est en vous-mêmes. Que le regard de votre conscience ne soit jamais obscurci par le voile de Maya. Rappelez-vous les paroles qui furent le talisman de ma vie :

« Celui qui fait souffrir son prochain, fait du mal à soi-même.

« Celui qui aide autrui, vient en aide à soi-même.

« Que l'erreur de l'individualité disparaisse et vous marcherez dans la voie de la justice. »

Léon Tolstoï.

L'ÉCLAIR publiera demain le rapport sur
NOTRE CONCOURS DE TOURISME

LA POLITIQUE

Le Conseil municipal vient de supprimer le service des jeux scolaires qui avait été organisé, il y a quatre ans, sur l'initiative de la Ligue d'éducation physique. Les jeux absorbaient un nombre personnel : un inspecteur-général adjoint, cinq sous-inspecteurs, trois sous-inspectrices; il y avait aussi un matériel de prix assez élevé; le total coûtait environ 40,000 francs au budget. C'est beaucoup, à la vérité; mais, si c'était trop, il était bien simple de couper court aux abus, sans supprimer l'institution. Encore faut-il observer que le Conseil municipal dépense bien des 40,000 francs avec beaucoup moins d'à-propos qu'il ne le faisait là. En fait, les jeux scolaires ont été frappés surtout parce qu'ils déplaçaient à MM. les instituteurs. Mais les instituteurs s'opposent à tout ce qui soustrait pour un instant les enfants à leur école. Ce sont eux qui, à force de plaintes, ont fait supprimer l'enseignement élémentaire du travail manuel, sans autre raison, sinon qu'ils le considéraient, durant quelques heures chaque semaine, à déléguer une part de leur autorité à des maîtres spéciaux. Les raisons invoquées dans l'occurrence par les instituteurs sont d'ailleurs détestables. Les jeux scolaires font, disent-ils, perdre beaucoup de temps. — Le temps que des enfants de huit à dix ans emploient à jouer n'est pas du temps perdu. — Alors qu'ils emploient à jouer le temps des récréations ! — Ils ne le peuvent pas parce qu'ils n'ont pas assez d'espace. A Paris le terrain est très cher; les cours affectés aux récréations sont le plus souvent d'un périmètre très insuffisant pour le nombre d'enfants qu'elles reçoivent. Il en résulte que les petits écoliers n'ont guère d'autre distraction que de se promener par groupes, d'un pas grave de professeur; qu'ils perdent l'habitude et la tradition du jeu; qu'ils n'en sentent même plus le besoin. C'est contre ce mal qu'il a fallu réagir. On dit encore que les enfants peuvent jouer chez eux; ce n'est pas plus exact; le jeu qu'il faut aux enfants n'est pas celui auquel on peut se livrer tout seul, entre les quatre murs d'un logement d'ouvrier, c'est le jeu en bandes et au grand air. L'idée que la gymnastique y suppléera, également soutenue par MM. les instituteurs, n'est pas moins fautive que le reste. La gymnastique pour développer certains muscles, donner de la vigueur aux bras et aux jambes, ce qui n'est certes pas à dédaigner; elle n'aura jamais sur la santé générale des bambins l'influence salutaire du jeu, qui met en action l'être moral et physique tout entier. Au collège, nous autres, nous avions de vastes cours où nous faisions d'héroïques parties de barres qui nous secouaient d'un intense bonheur le corps et l'âme. Les pauvres gosses des écoles, eux, n'ont pas cette ressource. Le Conseil municipal ne trouve pas utile que les petits jouent. Il a tort.

LA PETITE FAMILLE

LES ENFANTS NATURELS DE LA PATRIE DEVANT LE BUDGET

L'œuvre des assistés. — Le rapport Paul Strauss. Philosophie et statistique. — La distribution des secours. — L'abandon des enfants. — Leur placement. — Nourrices et nourrissons.

Il y a quelqu'un qui a plus d'enfants que la mère Gigogne, c'est la ville de Paris : elle en a 36,372 âgés de 1 jour à 21 ans.

Ces petits enfants sont ses pupilles. Ils lui coûtent, bon an mal an, 8 millions d'entretien.

Si saint Vincent de Paul revenait, il serait sans doute très content. Il verrait que son œuvre a porté ses fruits. On l'imite. On ramasse les pauvres petits qui tombent des défilés maternels, les orphelins dont les parents sont morts — et ceux, plus à plaindre peut-être, — les orphelins dont les parents sont vivants.

Où les trouve-t-on, la Ville de Paris, ces sans-famille ? Dans la rue, en la maison d'où la police emmène les parents, à son bureau des enfants assistés où l'abandon administratif a remplacé le tour.

Chaque année, la feuille de ces pauvres êtres est d'environ 3,000. Pour 1894, d'après le remarquable rapport de M. Paul Strauss, le nombre des abandonnés s'est élevé à 4,878.

Sur ce nombre, il y a 325 enfants trouvés, 4,104 enfants abandonnés — dont 3,709 abandonnés directement à l'hospice — 449 orphelins.

Où trouve-t-on les enfants ? Une statistique précise va répondre.

253 ont été trouvés dans la rue, ignorant le nom de leurs parents qui ne se firent pas connaître; 11 avaient été confiés par ruse à des mains étrangères.

Les mignons piteux, qui n'ont encore que de l'azur dans leurs yeux étonnés et qui ne savent que le langage des anges, furent déposés :

23 dans les maisons habitées,
5 dans les églises,
29 sur la voie publique,
2 dans un jardin public,
1 dans une voiture,
1 dans un wagon.

On constate que la proportion des enfants trouvés a augmenté en dix ans, elle est passée de 4.94 à 6.66 pour 100; celle des abandonnés, au contraire, a diminué, tombant de 89.07 à 84.13.

L'abandon de l'enfant est un acte douloureux qui s'accomplit on sait comment. On prend dans ses bras ou par la main le petit être qui vous est une charge trop lourde et l'on va à l'hospice des enfants assistés, à moins que des son lit d'accouchée la mère ait déclaré renoncer aux caresses de son enfant.

Qui se charge de cette atroce besogne ? Quels sont les intermédiaires de l'abandon ? Voici : Abandonnés par le père, 234; par la mère, 2,745; par les nourrices, 170; par divers, 589; par les sages-femmes, 270; par les hôpitaux, 258; par la préfecture de police, 107; par le parquet, 42.

Les secours préventifs. On a pensé que si les abandons étaient si nombreux, c'est que peut-être pendant la grossesse la mère avait eu trop à souffrir. C'était à la veille de sa lourde maternité que la société compassionnante devait intervenir en faveur de la pauvre femme. Il fut donc institué des secours de grossesse, et cela sur la proposition de M. Paul Strauss, si zélé et si entendu en ces délicates questions. Le crédit voté fut de 100,000 francs. On constate qu'il a été intégralement réparti. Pourquoi dans tels arrondissements, comme les 13^e, 17^e et 20^e, ne le distribue-t-on qu'à dater du neuvième mois, quand on l'a distribué ailleurs dès le septième mois ?

On est choqué par l'inégalité de ces distributions d'argent, pour tous les secours, aussi bien ceux de convalescence qu'allaitement. Pour la convalescence, sur un crédit égal qui pourrait être également réparti, on voit que les accouchées ont touché, en moyenne, selon les arrondissements : de 20 fr. 50 (4^e arrondissement) à 6 fr. 80 dans le 16^e. Les besoins seraient-ils moins grands à Passy qu'à la Cité ou la vie moins coûteuse ?

On se heurte à de semblables disproportions dans les secours d'allaitement. Une sorte d'hésitation préside à cette distribution. Doit-elle être faite aux filles-mères comme aux mères régulières ou réciproquement ? Faut-il que le ménage ait trois ou quatre enfants ? Que donner par mois ? Ici l'on donne 5 francs, là dix francs, là 20 francs. En certains arrondissements le secours dure douze mois; en d'autres six mois seulement ! Pourquoi ? Est-il impossible d'établir une règle ? Car rien ne permet de penser que c'est l'état des ressources du bureau de bienfaisance, lequel, comme on sait, est variable, qui détermine ces divergences de vues.

M. Paul Strauss a dû être frappé également de ces faits. Il parle, au début de son rapport, de la nécessité d'atténuer l'inégalité choquante qui existe entre le taux des secours attribués aux filles-mères et celui attribué aux mères légitimes. « L'opinion s'étonne, dit-il, que la mère de famille, par le seul fait qu'elle est mariée, reçoive une allocation dérisoire, des bons de pain, à peine quelques francs, tandis qu'à côté d'elle, sur la même palier, une personne dont la conduite n'a pas été irréprochable, a droit à la plus haute prime de secours qui existe. »

Peut-être l'expression a-t-elle ici trahi la pensée du généreux M. Paul Strauss. Il y a dans cette critique à l'adresse des filles-mères une sévérité blessante qui ne saurait trouver place dans un rapport administratif. C'est vendre un peu cher le pain qu'on donne que de traiter aussi durement celles qui le reçoivent. Il est encore question, page 27, des filles qui viennent à Paris « cacher leur faute ». Ce n'est pas au dispensateur des deniers de la bienfaisance publique à traiter de « faute » l'amour fécond quel qu'il soit.

M. Paul Strauss a cédé à des habitudes de langage très loin de son cœur; aussi bien ne les soulignons-nous qu'en passant, pour le regret qu'elles nous causent et parce qu'elles sont la seule objection que soulève son clair, précis et lumineux rapport.

Le nourrisson. Le lire c'est pénétrer derrière l'histoire ému du Paris ignoré, dans un monde de souffrance qui appelle toute notre pitié fraternelle. Que de choses on y apprend ! Que d'imprévu dans les chiffres de cette statistique exacte ! Nous voyons la femme enceinte, objet d'une sollicitude plus touchante que vraiment efficace, assistée pendant ses couches, indemnisée si elle garde son

enfant, si elle l'allait; on veille à ce que l'allaitement soit maternel, à ce que le sevrage ne soit pas fait trop tôt. Mme Asseline, dans son rapport d'un ton peut-être un peu hautain, regrette que les dames déléguées préfèrent l'allaitement mixte, qui n'est qu'une feinte, à l'allaitement maternel seul.

On reproche aussi à beaucoup de ces mères du peuple qui vont travailler au dehors de mettre leurs enfants en garde plutôt qu'à la crèche. Etant obligées de se lever tôt, elles négligent avant de partir de soigner l'enfant et n'osent le conduire malpropre à la crèche, où il leur serait fait des remontrances; la gardienne mercenaire est moins exigeante, elle reçoit sa leçon d'enfant qu'elle rend de même. Et cependant la crèche est une surveillance peu onéreuse : elle ne coûte que trois sous par jour, un sou très souvent, elle est même dans bien des cas gratuite. Obtenir plus de propreté, fût-ce par la menace de la suspension du secours, serait évidemment chose appréciable. On ne peut qu'applaudir à la vigilance de l'inspectrice qui souligne ces faiblesses et s'efforce de les combattre.

Ches les nourriciers. Les enfants abandonnés sont placés en province chez des nourriciers ou chez des nourrices. Ils ne font que nourrir, ce retour d'où ils sont venus. Le nombre est sans cesse croissant des femmes qui viennent à Paris pour cacher leur état ou en vue des secours consécutifs. Le 3^e bureau s'efforce de rapatrier le plus possible de ces mamans-là.

257 femmes, comptant moins de neuf mois de séjour à Paris, et par conséquent enceintes à leur départ du village, ont été rapatriées en 1894. Il est curieux de voir comment, à Paris, elles se comportaient.

70 habitaient en garni.
68 avaient recueillis chez des parents ou des amis.

35 avaient réussi à se placer comme domestiques chez des personnes connues et en général à vil prix en raison de leur état.

10 venues avec le père de l'enfant vivaient en ménage.

8 avaient été admises dans les hôpitaux.
64 s'étaient réfugiées dans les asiles : 37 d'entre elles, dénuées de toutes ressources, ont dû être recueillies dans divers refuges après leur accouchement.

L'enfant abandonné est placé en province par les soins de l'Assistance. Des agences sont chargées de ce service. Tous les départements ne sont pas également hospitaliers aux nourrissons. On les aime dans la Saône-et-Loire, la Somme, la Nièvre, le Pas-de-Calais, l'Yonne, le Loiret-Cher; mais on en reçoit à peu près point dans le Nord, où il y en a 12, et dans l'Aube, où il y en a 69. Il y a aussi des enfants envoyés à la mer. Tous ne s'y sont pas conduits d'une façon irréprochable. On a vu de grands garçons mener une vie de bâton de chaise, et l'on n'a pas toujours été sans craindre sur les dangers qu'il y avait à laisser aller à grève des fillettes qui commençaient à avoir de l'esprit. Ah ! la maman Ville de Paris n'est pas toujours à la noce avec sa marmaille !

Visite aux pupilles. De temps en temps, elle envoie des membres du Conseil général voir un peu comment cela se passe. Les délégués n'y portent point d'idées préconçues. Si MM. Champoudry et Baudin constatent que le service de l'enfant est mal géré, ils déclarent que les enfants de Domfront, malades de la teigne, sont « soignés par les religieuses d'une façon admirable ! »

Les enfants sont plus ou moins heureux, selon que la condition du paysan qui les a est plus ou moins dure. En certains pays, les enfants sont un agrément en même temps qu'un profit; en d'autres, ils ne sont que profit. On rapporte d'Auxerre surtout une impression fâcheuse. Le nourrisson y est une industrie. Quelques filles déjà grandes, placées dans les cabarets, apprennent peut-être un état qui pourra coûter un jour au budget de Paris l'entretien d'un autre nourrisson. On a pourtant quelquefois l'occasion de se réjouir, même dans la Sarthe où le nourricier n'est pas tendre. Une dot de 27,000 francs a été faite à un enfant assisté par les paysans qui l'élevèrent.

Ces enfants sont vêtus par l'Assistance. Leur costume est une livrée. Elle pèse à leurs épaules et les taxe de manière officielle. On songe à ne point les distinguer des autres enfants de leur âge. Cette préoccupation est bien digne de nos élus. Du reste, à l'endroit de cette grande et touchante famille, le Conseil général montre une sollicitude vraiment éclairée, et l'on ne peut qu'applaudir aux chaleureuses paroles qui ouvrent le magistral rapport de M. Paul Strauss :

« Le Parlement n'a pas encore délibéré sur le projet de réforme des Enfants assistés; le temps passe, les années se succèdent et les abus sont immuables; ce serait à désespérer, si la vie publique ne devait être faite de patience et de ténacité, si l'intérêt des faibles et des victimes ne s'opposait pas au découragement.

Plus l'indifférence parlementaire est grande et plus nous devons persévérer dans l'accomplissement du devoir de solidarité; notre obstination générale aura quelque jour sa récompense, lorsque, mieux éclairé et plus diligent, le gouvernement de la République fera pour les enfants assistés et les mères secourues ce que l'exemple du département de la Seine est parvenu à lui suggérer pour l'enfance moralement abandonnée. »

L'Éclair illustré

Sommaire du numéro du 31 décembre 1895

Les Divines étonnances du poète.....	J. Wely.
Jeanne d'Arc.....	P.-Marcel Simons.
La Chanson du Nouvel an.....	Hormann.
Chronique de la semaine.....	A.-Jacques Ballieu.
Le Sous-préfet de Palaiseau (nouvelle).....	Ernest Gégout.
A Jorand d'Arc (poésie).....	L. Roger-Miles.
Nod et Ukraine (nouvelle).....	Henri Renou.
Un Réveil (nouvelle).....	Albert Gira.
Un Coup d'éventail (petit roman).....	Louis Dupret.
Notes illustrées.....	L. R. M.
Bibliographie.....	
Vieux du matin.....	Georges Guillemet.

50. LE NUMÉRO 50.

L'INSURRECTION CUBAINE

MADRID, 29 décembre. — Un nouveau télégramme du maréchal Campos annonce officiellement que Maximiano Gomez et Maceo, ayant les troupes qui les poursuivent, ont abandonné la province de Matanzas et, toujours en retraite, très fatigués et très démoralisés, sont arrivés près de Santiago, dans la province de Las Villas.

Il ajoute que, dans le département oriental, des colonnes combinées sont tombées sur divers détachements insurgés, ont pris leurs positions et campements, leur ont infligé les pertes sérieuses et ont empêché leur concentration. Elles continuent à les poursuivre.

L'ACTUALITÉ

L'ÉCOLE D'ATHÈNES OUVERTE AUX ÉTRANGERS

Un cinquantenaire. — L'archéologie. — Les fouilles dans le sol de la Grèce. — Les résultats. — L'École française et l'École allemande. — Pour l'avenir. — Le projet de MM. Homolle et Paul Melon.

L'École française d'Athènes fêtera, dans quelques mois, le cinquantenaire de sa fondation. On sait qu'elle fut créée à la fin du règne de Louis-Philippe pour permettre à un certain nombre de jeunes professeurs et d'artistes d'aller se pénétrer, sur les lieux mêmes, de la civilisation antique. Elle s'est transformée sous l'action des circonstances. Ses élèves se sont adonnés de plus en plus exclusivement à l'archéologie, à la découverte des vestiges de la vie des anciens Hellènes.

Beauté fut le premier dont les efforts eurent un succès retentissant. On lui dut de revoir l'Acropole. About, obligé, par le règlement, d'aller étudier l'île d'Égine, estimait, pour sa part, que la plus intéressante ruine que l'on puisse voir en Grèce, c'est encore le peuple grec. Aussi, si son mémoire archéologique sur Égine fut médiocre d'érudition, il se rattache avec la Grèce contemporaine et le Roi des montagnes.

Ses successeurs se sont voués à cette œuvre gigantesque de la remise en lumière des centres de la civilisation grecque. Ils y mettent un ardeur d'autant plus grande qu'ils ont maintenant des rivaux.

Olympie et Delphes. L'Allemagne a, elle aussi, une école à Athènes, dont l'archéologie est également le but. L'Allemagne dote généralement ses créations scientifiques; et les Allemands se sont, en Grèce, mis à un travail d'importance, puisqu'ils se sont donné la tâche de faire revivre Olympie, la ville où les Grecs se rendaient par milliers, lorsque, tous les quatre ans, revenaient ces fêtes populaires qui sont restées les plus célèbres de l'antiquité.

La lutte luttre contre ces rivaux, dont l'influence grandit sans cesse; l'École française s'est fait donner le privilège de retrouver ce qui reste de Delphes, qui était le sanctuaire le plus vénéré du monde grec. Cinq cent mille francs ont été votés par le Parlement, et si seront dépensés uniquement pour la gloire, puisque de toutes les pierres exhumées, aucune ne pourra être exportée de Grèce.

Delphes vaut bien Olympie; mais une autre cause d'infériorité nous reste. L'École allemande est beaucoup plus nombreuse. Elle ne se recruta pas seulement en Allemagne; mais elle donne l'hospitalité à des Russes à des Anglais. A côté de la demi-douzaine de Français qui dirige notre savant M. Homolle, c'est une troupe de vingt ou trente érudits, enrôlés sous le drapeau de la science allemande. Le nombre est une supériorité qui saute aux yeux, mais il permet, de plus, bien des projets interdits aux isolés.

Les fouilles peuvent être plus rapides; et l'enseignement pour chacun est certainement plus varié; c'est ainsi que l'École allemande, grâce à sa clientèle peut organiser des excursions pour lesquelles est affrété un navire et où chacun paye son écot.

Les Français qui, dans ces dernières années, se sont succédé là-bas, ont recherché le moyen de diminuer, sinon de faire disparaître, cette infériorité. Ils se sont arrêtés à un projet qui leur est venu en consultant les archives de l'École.

Sa création avait été vivement critiquée; certains ne pouvaient souffrir que pour l'amour du grec on fit de telles dépenses dont ils prévoyaient l'accroissement.

Le gouvernement voulait témoigner de son intention de les limiter, et en même temps de faire servir la nouvelle école à l'extension de la science française dans les pays voisins de nos frontières. Il négocia avec la Belgique une convention qui assurait à deux jeunes Belges l'accès de notre école. La Belgique aurait acquitté sa quote-part des frais nécessités par l'existence de l'école, le directeur restant payé par la France. Ce n'aurait pas d'ailleurs coûté bien cher à nos voisins puisque le prix d'entretien de chaque élève était évalué à cent francs par mois.

L'accord était fait entre les deux pays. Il aurait probablement été étendu à d'autres. Il resta malheureusement lettre morte, et l'école, au lieu de devenir une sorte de fédération que nous aurions dirigée, ne cessa pas d'être une œuvre exclusivement française.

Son activité n'en fut pas moins très grande, mais son organisation trop étroite a permis le développement, aujourd'hui très considérable, de l'école allemande, qui n'a pas pécuni par exclusivisme.

Pour l'influence française. C'est cette influence de l'école rivale qu'il faut se hâter de contre-balancer. M. Paul Melon, le dévoué secrétaire général du comité parisien de patronage des étudiants étrangers, s'est fait le négociateur de l'entreprise.